

Le bonheur en ménage

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 27

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204359>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

leurs gigantesques marmites, ils allaient et venaient, le rire aux lèvres, les bras nus, la toque blanche à la crâne, assaisonnant le pot-au-feu de toutes les herbes de la St-Jean, trempant dans un bouillon des centaines de bottes d'asperges, mitonnant des sauces moëlleuses, équilibrant sur des montagnes de choux fumants de tremblotantes tranches de jambon, fatiguant la blonde salade qui débordait d'un cuvier, remplissant des arrosoirs d'un moka bouillant et délicieusement parfumé. Ce qu'ils servirent à leurs confrères ne fut donc pas un de ces repas prompts et légers qu'on appelle un « repas de chasseurs » (encore une manière de dire qui a perdu son sens primitif!); tout allait par écuelles et tout cependant était fait pour les gourmets les plus délicats.

Trouvez-moi, mesdames, cordons bleus qui vaillent ces truculents maîtres-queux, et je paie la traîche chez la mère Fritz! Ce n'est pas eux qu'on verra bouder à la besogne, ni faire danser l'anse du panier, et encore moins cacher dans l'armoire de la cuisine un pompier ou un tringlot!

Et vous, mesdemoiselles, quels meilleurs partis pourriez-vous souhaiter? Je vous assure — et vous savez si j'ai l'habitude de dire des fariboles, — je vous assure que si j'avais des filles à marier je les accorderais, les yeux fermés, à des chasseurs de la Diana.

V. F.

On galant bin attrapé.

YA quoqu' dzo onna djeina et dzouilla felhie dè *** — na, ne vu pas vo lo deré, vo z'ari le lhi redzipetâ et le porràî fère dâo grabudzo. — Don, la djeina felhie qu'aminè lo lacé ti lè matins avoué s'n'âno, se reintornâvè, quand le reincontré on monsu qu'avai onna rude einvia dé l'eimbrassi.

Lo monsu ne savâi d'aboo pas coumin fère et tot d'on coup ye traôva on n'idée. L'arrêté clia felhie, tandi que lo bourriquo allâvè adè dévânt et lâi fâ :

- Bondzo, brudzo, grachâose.
- Bondzo, monsu.
- Dé iô fite-vo?
- Dé ***.

— Ah! dé ***; cognâite-vo l'Elise âo bolon-dzi?

- Oi.
- Voudra-vo lâi fère onna coumechon?
- A voutron servîço.
- Eh! bin, volliâi-vo l'eimbrassi por mé? Mâ

noms à ses gens. L'une d'elles est Mathilde, cette sœur aimable de Gérard, qui, s'étant réunie à la dame d'Estavayer, à l'instant de la séparation des deux époux, a suivi son amie dans le couvent de Fraubrunnen, après la mort du baron de Belp; l'autre, simple pensionnaire de cette maison, se trouve être parente éloignée d'Othon, puisqu'elle est fille de messire Humbert d'Aleman; et c'est pour obliger l'abbesse, que les deux amies ont trouvé moyen de la prendre en troisième dans leur litière.

Pendant que les gens-d'armes de Grandson escortent les religieuses, le chevalier demeure près de la litière; après trois heures de marche, on arrive à Belp, le pont s'abaisse, la porte s'ouvre, et le cortège défile dans la grande cour du château. Alors sautant à bas de son cheval, Grandson s'empresse d'offrir la main à Catherine, qu'il conduit en silence jusqu'au pied de l'escalier. C'était la première fois depuis huit ans, que le chevalier revoyait le séjour qui lui avait offert le bonheur.

Un profond soupir trahit l'amertume des réflexions de Grandson à l'instant où l'épouse de Gérard s'efforçait elle-même de lui dérober quelques larmes.

— Que tout est changé...! s'écrie involontairement Catherine...

— Oh! oui... replique Othon d'une voix altérée, tout, sauf le cuer.

Trop ému pour se résoudre en cet instant à recevoir un lieu où tout lui rappellerait le bonheur qui lui fut arraché, Grandson soupire encore une fois,

atteindé, ye vè d'aboo vo z'eimbrassi et pi vo lo reindrâi à l'Elise.

— Cein presse-te? demandé la felhie.

— Oi.

— Eh! bin, bailli la coumechon à m'n'âno; vâidè-vo, lè dza tot avau, cordi vito, lâi sara pe vito que mè.

Le bonheur en ménage.

LE *Conteur* a publié, il y a quinze jours, je crois — ce doit être une dame qui nous écrit ces lignes — un article sur les formalités du mariage et sur le bonheur en ménage.

Du bonheur en ménage, je ne dirai rien; il dépend d'une foule de circonstances, dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer ici.

Du côté masculin, on prétend que huit fois sur dix c'est à la femme qu'il s'en faut prendre du désaccord en ménage. On prétend naturellement le contraire du côté féminin. Tous deux ont raison. Un peu plus d'amour vrai dans les unions matrimoniales atténuerait sensiblement le mal.

Dans les mariages dits d'« amour » — je laisse de côté les autres; ils ne comptent pas — combien en est-il dont l'amour soit vraiment l'artisan?

On fait grand état du « coup de foudre ». C'est lui faire, en vérité, trop d'honneur. Si parfois, il a réussi, il a, en revanche, nombre d'unions malheureuses sur la conscience. En son nom, les uns s'enrolent dare dare sous le drapeau matrimonial, qu'ils désertent bientôt. D'autres, au contraire, grisonnent et s'agrissent au seuil de l'hyménée, attendant toujours, pour le franchir, le « coup de foudre », qui ne vient pas: « Anne, ma sœur Anne, etc. » Et cent fois, durant cette attente vaine, le bonheur passe à côté d'eux sans qu'ils s'en doutent.

Pour être heureux en ménage, il faut s'aimer avec sincérité et « solidement ». Tout est là!

Quant à la simplification des formalités du mariage, de laquelle d'aucuns espèrent merveilles, il ne faut point non plus se faire des illusions. Cette simplification n'est pas toujours un gage de félicité conjugale.

Ecoutez plutôt cette petite histoire qu'il me souvient avoir lue, un jour, je ne sais plus où. Elle s'est passée en Angleterre, comme celle que vous avez citée dans l'article qui m'a fait prendre la plume et qui, à tort ou à raison, me fait rompre un silence toujours prudent.

Un jour, un couple est appelé devant un

tribunal de police de Londres. La femme demandait le divorce.

tribunal de police de Londres. La femme demandait le divorce.

— La plaignante, questionne le juge, est-elle votre femme?

— Oui, monsieur.

— Votre femme légitime, j'entends?

— Oui, monsieur. John et Bob étaient présents. Bob tenait le balai.

— Le balai! Pourquoi faire?

— Pour nous marier, naturellement. Lorsqu'un garçon et une fille ont sauté par dessus le balai, ils sont mari et femme. C'est ainsi que nous nous marions tous, entre *costermongers*.

Les *costermongers* sont les marchands ambulants de Londres.

Voilà une cérémonie d'une simplicité admirable. J'imagine que le balai est un symbole. Il avertit l'épouse qu'il faut tenir la maison propre et que, si elle y manque, le manche de cet ustensile de ménage se dévissera en faveur de ses épaules.

Il n'y a pas très longtemps qu'en Ecosse toutes les cérémonies nuptiales se réduisaient à une forte poignée de main échangée entre les deux fiancés.

La façon la plus commune d'entrer en ménage en Ecosse était d'envoyer chercher la jeune fille et de l'attendre au public-house. A son arrivée, on servait deux verres d'ale.

— Voulez-vous de moi pour époux? demandait le jeune homme.

— Je veux bien! répondait la jeune fille en baissant pudiquement les yeux.

Ils mouillaient leurs pouces avec de la salive et se touchaient mutuellement le bout des doigts; puis les deux verres d'ale par là-dessus, et le mariage était bâti à chaud et à sable.

« Vous le voyez, on ne pourrait simplifier plus les formalités du mariage. Eh bien, il n'y en eut pas moins désaccord, puisque divorce s'en suivit. »



Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.

CHAPITRE XI

LES SUISSES SAVENT DÉFENDRE LEURS FOYERS

Cependant, exalté par la victoire d'Anet, Bubenbergh avoit médité pour la nuit de Noël, le coup de main le plus hardi: son intention étoit d'enlever le général Anglois dans le couvent de Frienisberg. Mais le déplacement imprévu du quartier général, ayant déjoué ce projet, le général Bernois change l'heure et le plan d'attaque, qu'il dirige désormais contre Fraubrunnen, et qu'il remet à la nuit du nouvel an. Lorsque Othon eut rendu aux chefs de la république, la réponse de Coucy, ils jugèrent que c'étoit désormais avec Léopold qu'ils devoient traiter, puisque des conditions raisonnables de sa part, pouvoient seules déterminer Enguerand à se retirer; et ce fut du côté du duc d'Autriche qu'ils dirigèrent de ce moment toutes leurs négociations. Toutefois s'ignorant pas combien il est important de se préparer à la guerre, lorsqu'on veut obtenir la paix, ils

crurent devoir laisser agir Bubenbergh, présumant qu'un succès de plus, ne pourroit que faciliter les négociations; et continuant au surplus, d'employer Grandson, ces habiles Magistrats le chargèrent de proposer à l'ennemi un espèce de cartel pour les prisonniers qu'on feroit de part et d'autre. Le chevalier accepta d'autant plus volontiers cette seconde commission, qu'il avoit à demander au comte de Kent, une sauve-garde pour le château de Belp. Partant donc de Berne, le jour même de la célèbre bataille de Fraubrunnen, Othon passa chez la dame d'Estavayer, et s'arriva qu'un peu avant midi au quartier général des Anglois.

Le comte de Kent, enchanté de voir arriver Grandson, le reçut comme un convive précieux; et la sauve-garde qu'il demande pour le château de Belp, lui est expédiée sur champ, à condition qu'il sera de retour vers le soir, pour *festiner* avec ses amis.

Heureux d'avoir pourvu à la sûreté de ce qu'il aime, Othon qui s'est engagé à porter lui-même cette sauve-garde, part pour le château de Belp, en promettant d'être de retour pour l'heure du repas. On verra quel incident bizarre l'empêcha de tenir parole.

Surprise de ne point voir arriver Grandson, Catherine conjecture qu'il n'a pu obtenir du comte de Kent, la sauve-garde qu'il s'est chargé de lui demander; cependant, je ne sais quelle inquiétude vague, quel pressentiment funeste la trouble et l'agite.

* Le général Bernois.